

**Femmes des Bordels Militaires
de Campagne.
Les BMC de l'armée coloniale française
au Maroc**

Mustapha El Qadéry

Bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc, Rabat.

On dit que les guerres qui font la gloire ou la hantise des nations ne se gagnent ou ne se perdent qu'avec ou sans les femmes ! Comme le métier de la guerre est un métier d'hommes, on ne parle souvent que des hommes quand on parle de la guerre et de ses héros, c'est-à-dire qu'on oublie les femmes, héroïnes souvent sans gloire. Les femmes dont je voudrais parler ici ne sont pas les femmes de l'arrière lointain qui remplacent les hommes dans les activités économiques. Ce ne sont pas non plus les civiles, victimes de la folie des hommes prises comme otages dans leurs tactiques et stratégies de destruction de l'ennemi. Les femmes dont je voudrais rendre compte ici sont celles qui accompagnent les soldats en campagne pour veiller sur leur moral et celui de leurs officiers. Ce sont les femmes actives dans les Bordels Militaires de Campagne (BMC), bordels mobiles, qui se déplacent avec les soldats et que les différentes hiérarchies militaires ont toujours pris soin de cantonner à l'arrière, au sein des espaces de divertissement réservés aux repos de courte durée.

Bordel colonial

Ce dispositif des BMC apparaît au Maroc avec la conquête coloniale qui mobilise de nombreuses troupes de 1907 à 1934. Je ne dispose pas d'éléments d'information sur l'armée espagnole au Nord et au Sud du Maroc, ni sur les Mhallas et les armées des différentes dynasties qui se sont succédées au pouvoir au Maroc. Ce travail ne vise pas non plus à traiter de la prostitution durant la période coloniale et qui a fait l'objet d'un monumental travail monographique (Taraud, 2003). Un autre Maroc et de l'Afrique du Nord qui constitue l'autre facette «cachée», l'autre face de «l'orient imaginaire» et ses harems dans la littérature à l'eau de rose, au moment où la sémantique militaire parlait de la conquête coloniale en termes de pénétration et de pacification, comme on peut le lire dans un «manuel» destiné aux Affaires indigènes (Le Clay, 1926). Un pénétrant qui pénètre un pénétré pour le rendre passif à une éternelle pénétration, de la civilisation, nous dit-il ! Si l'on garde cette sémantique, si curieuse a priori, on peut dire que, dans le cas du Maroc, le projet colonial se définit comme la perpétration d'un viol légalisé par un traité de protectorat¹⁵³ ! Dans ses mémoires, un des officiers des Affaires indigènes raconte une soirée «mémorable», comme les soldats aiment en faire avant et après les campagnes contre les insoumis, lors de la guerre du Maroc (Carrère, 1973 : 111-136). L'histoire se passe à Fès, dans le dancing du Maroc Hôtel de la ville, vers 1922 - 1923, quand la Régimentaire est dirigée par le général et comte Aldebert de Chambrin. Le dancing, tenu par un ancien légionnaire en guise de maître d'hôtel, est déjà bondé, lorsque le général arrive avec un groupe d'officiers parmi lesquels un critique littéraire, Marcillac invité de son état-major des gradés de son état-major ainsi que le capitaine Alphand, un membre du cabinet militaire de Lyautey, devenu maréchal de France et Résident général de France au Maroc de 1948 à 1952.

Dans sa description des lieux ce soir là, cet officier nous présente avec un accent de virilité une scène peuplée de soldats qui attendent des opérations de l'été,

153. L'essai romancé de ABEHRI, Moha 2002 *Etre ou ne plus être*. Centre Tarik Ibn Ziyad, évoque cette symbolique portée d'un mariage aux normes du mariage, le droit et la charia.

es poches pleines de billets de banque. Les épouses légitimes, il y en avait peu ou pas du tout, les autres par contre sont assez nombreuses (...) dans le brouhaha, littéralement déchaîné, brillant Chef d'escadrons, qui porte un grand nom, grimpe soudain sur l'estrade et, durant dix minutes, arrange l'assistance avec une désopilante fantaisie. Dans des accents patriotiques ou cocasses, le tribun termine ainsi son laïus : Nobles seigneurs qui m'écoutez et vous autres, sordides truands que j'admire, appelez, si vous ne le savez pas déjà, que nous sommes venus dans ce pays pour civiliser les hommes et...pour nous faire syphiliser par les femmes».

Au-delà de la haute idée que se fait ce mimique de son métier de capitaine, au-delà des applaudissements de son public de soldats, de sa promotion d'officier, de son extraction comme de basse catégorie, «truands» au service de la République, les autres femmes que l'auteur évoque ici, les légères comme on les surnomme, ne sont certainement pas des indigènes, mais bien des Françaises, puisque celles-ci n'ont pas le droit de sortir de leurs lupanars. Seules les femmes venues de France ou des autres colonies jouissent de ce privilège, pour égayer les soirées de repos et de divertissement des gradés, en compagnies galantes aux accents des faubourgs. Cette catégorie de femmes apparaît dans une étude sur les tatouages durant les premières années du Protectorat. (Herber, 1919)

Les lieux de garnisons sont dotés de bordels réglementés par des officiers qui soumettent leur gestion aux autorités indigènes et à la police militaire. Tous les lieux où l'armée a organisé les casernes de ses troupes sont dotés de « quartiers réservés » ; ainsi en est-il à Casablanca, Fès, Meknès, Marrakech, Tadla, Lhajeb, Ksar Souk, Agdal, Amalén, Warzazat, Taroudant, Tiznit, ainsi que dans de nombreux autres petits centres administratifs occupés par les troupes de l'armée française. Un journaliste du Canard Enchaîné rapporte dans un reportage réalisé dans les années vingt, où il adopte une perspective humanitaire, ses «plaisirs» marocains et algériens dans les divers lieux qu'il a visités, tous consacrés aux «Fatma» : bordels de Tanger, Casablanca, Rabat, Fès, Tlemcen, Sidi Bel Abbès, Oran, Alger, Tunis. L'auteur consacre un chapitre aux BMC, intitulé : *Dans le Marocain*, sur la foi du récit que lui en a fait un témoin ! (Landerne, sd. 97-101)

On sait que l'autorité militaire a créé en Afrique du Nord ce qu'on appelle officiellement les BMC. Ce sont des lupanars ambulants qui suivent

les troupes comme les cantinières suivaient autrefois les armées de Napoléon. Ce sont naturellement des femmes arabes¹⁵⁴ qui font partie des BMC. Elles mènent la vie dure des soldats en colonne et leur sort n'est guère enviable. Un de mes lecteurs, qui fut infirmier aux tirailleurs marocains, a bien voulu me confier ses souvenirs et me donner de curieux détails sur les BMC : Lors de l'approche du départ en colonne des troupes ayant leur base dans un grand centre - Meknès ou Fez par exemple - il n'est plus question dans le quartier réservé que de cet événement sensationnel. Il importe de savoir quelles seront les femmes que l'on désignera pour suivre la colonne. L'animation est vive parmi la clientèle. Les habitués viennent solliciter les patronnes et leur suggèrent qu'une telle et une telle seraient les bienvenues. Ordinairement, les patronnes coupent court à tout en décidant d'emmener avec elles les « favorites ». Mais si l'une de ces favorites s'avère incapable de faire la colonne à cause de son état de santé - il leur faut du cran pour accomplir les mêmes étapes que nous - c'est un véritable concert de lamentations et de désespoir parmi ses fidèles (...) Les pensionnaires des BMC ne se recrutent pas seulement dans les maisons des quartiers réservés de Fez, de Meknès ou ailleurs. Au cours de leurs tournées dans le bled, les patronnes recueillent aussi des femmes des régions insoumises, plus émancipées que les autres ou voulant fuir un maître féroce et cruel. Elles engagent aussi des femmes de nos partisans, désireuses de changer leur existence (...) Il y a également, sur notre route, les douars. Ce sont des campements de nomades. Les femmes des douars traitent aussi avec la troupe, mais elles sont plus exigeantes que les pensionnaires du BMC...

Cette description relate l'intense activité féminine alimentée par la guerre de conquête du Maroc, de 1907 à 1934, et les veuves et orphelines qu'elle produit, dont une partie a probablement alimenté les BMC. Cette guerre engendre également une intense activité masculine, junte qui fait carrière en alimentant, en habitillant, en ravitaillant les colonnes, et voit la naissance des premières boutiques indigènes. Les moins fortunés parmi eux tiennent des gargotes, cafés maures et autres commerces à l'arrière des troupes lancées dans des opérations six mois par an et suivies par un mois au service de la colonne. Des témoignages oraux m'ont conté cette intense activité à l'arrière des lieux des opérations, cette « les insoumis » soumis au déluge de feux et à la razzia, etc.

154. La langue française confondait et confond encore les Arabes et les Marocains tout en usant parfois du terme indigènes, selon l'exotisme, la fantaisie ou les préjugés des auteurs.

se soumettre au Makhzen et de rejoindre les partisans pour mener campagne devant les troupes, en gage de bonne soumission.

Durant les opérations de 1933, l'Etat-major autorise un journaliste anglais à suivre la légion étrangère sur le terrain. Il en rapporte un reportage détaillé des opérations, illustré de photos, dont une instantanée, prise sur le vif où l'on voit quatre femmes indigènes devant leur « tente marabout » et dont les habits correspondent à la mode urbaine des indigènes de l'époque.

Pendant la seconde guerre mondiale, les BMC participent à l'effort demandé aux indigènes pour libérer la France, nous dit-on. Bien sûr, les diverses études, recherches et reconstitutions des faits ne mentionnent nullement la place de ces femmes dans cette guerre. Les archives ne les mentionnent pas davantage, et il faudrait dépouiller des milliers de notes de services pour en trouver, au hasard des sondages, quelques unes concernant « les opérations » dans les BMC. C'est dire la difficulté de reconstituer les itinéraires et les contextes sociaux et culturels qui ont engendré un phénomène, dont l'importance n'est pas à négliger. Ce n'est que dans la catégorie « indiscretion », digression dans un texte qui ne parle que de guerre et de cadavres, qu'un auteur de ses mémoires de guerre signale la junte féminine. Après « la marche triomphale sur Rome », les troupes marocaines sont embarquées de l'Italie vers la Corse, déjà investie par d'autres troupes Marocaines qui y ont débarqué. Dans sa description des soldats au bord de la plage durant la préparation de l'embarquement, cet officier évoque les femmes en ces termes (Augarde, 1952) :

« Après en avoir fini avec l'Italie et le défilé à Rome, les troupes allaient embarquer pour la Corse. Sur la plage, tout le monde éprouve une sensation de répit. Il en résulte un relâchement de la discipline. Le bivouac à l'air d'un campement de bohémiens. Le groupe des femmes met au milieu des djellabas (les goumiers) ¹⁵⁵ (Colonel Mathieu, 1981 : 242-256) une note joyeuse. Les trente filles des Aït Isschak (Aït Ishaq), d'Azilal, de Béni Mellal, réputées les plus belles sourient de leurs yeux brillants. Leurs cheveux bruns et lisses, huilés avec soin, apparaissent sous les foulards aux teintes fraîches, achetés dans les bazars de la banlieue

155. L'habit des goumiers fût la djellaba brune qui les caractérisait parmi les troupes. Un autre chef de section, évoque la catastrophe de cette couleur lors des combats dans la neige en Italie (et probablement dans les Vosges).

napolitaine qui supportent allégrement les couleurs vives de ~~l'armée~~. Leurs robes, presque toutes blanches aujourd'hui, laissent voir seulement leurs babouches, le cou et les avant bras entourés de colliers et de bracelets d'argent massif. Elles nagent littéralement dans leurs colis. L'officier T.Q.M.¹⁵⁶ en est très embarrassé. Il fait ouvrir les baluchons, les caisses, les coffres, dont le contenu paraît suspect. Le pauvre T.Q.M. est allé voir le lieutenant-colonel Bourdelles, homme petit et maigre, aimant les paradoxes jusqu'à répéter qu'il n'aurait jamais dû être autre chose que brigadier de cavalerie, et lui déclare :

- Si nous embarquons tous leurs bagages, nous serons obligés de laisser les munitions.

- Elles en ont tellement ? ...

- Oui mon colonel...Elles recèlent les prises les plus précieuses des goumiers. Par crainte d'une fouille éventuelle, ils leur ont confié le fruit de leurs « razzias ».

Le colonel est impitoyable :

- Un sac, comme tout le monde. Le supplément sera dirigé sur le dépôt de Naples.

Une seule proteste. Elle s'en prend au médecin-lieutenant de notre tabac, Medrène, consciencieux et dévoué pour ses camarades, sous un air de joyeux scepticisme (...) se tourne vers moi en me déclarant :

- Elle me casse les pieds, celle-là ! Elle me fait un malheur parce qu'elle n'a pas pu changer ses lires.

Se tournant vers elle :

- Tu n'as qu'à aller voir l'officier de détails...ou les rendre à ceux qui te les ont prêtés...parce qu'ils n'ont pas de courage de venir nous embêter.

- Toi mon Lieutenant, tu ne veux jamais rien faire pour nous. Avant Rome, je t'ai demandé de me prendre pour ramasser les blessés...et mieux, de me donner un fusil.

- Oui, et je t'ai répondu que tu ne savais pas t'en servir, réplique-t-il avec un réel désir de l'échauffer.

- Moi, je t'ai dit : « Donne-moi une moukala (fusil), va te mettre à quatre cents mètres. Je tire. Si tu es vivant, tu payes le « piritif ! » et tu n'as pas voulu...

- Bon...bon...va emballer tes fringues ou tu vas manquer le bateau.»

Ce récit est l'un des rares témoignages édités par les différents auteurs qui ont publié sur leur parcours de guerre. Général Guillaume (Guillaume, 1977) commandant des Goums marocains

156. Toutes Questions Militaires ?

durant la seconde guerre, qui a également publié ses mémoires, n'en dit mot. Cet extrait de mémoire rapporté, révèle de façon transversale, le rôle des femmes issues des bureaux des Affaires indigènes du Moyen Atlas central qui dépendent des Trois cercles d'Azilal, Beni Mellal qui font partie du Territoire Autonome de Tadla et de Ait Ishaq du Cercle de Khénifra, Région militaire de Meknès. Cela donne une idée sur le Moyen Atlas comme principal vivier de recrutement des Goums et des femmes qui les accompagnent. De nombreux témoignages de soldats, m'ont confirmé après de nombreux détours, cette présence féminine que tous ont d'abord tendance à oublier a priori, pour des raisons qui restent obscures pour moi. L'un d'eux m'a rapporté quelques détails par la suite, en exprimant sa jubilation de leur présence également dans les danses collectives que, selon les tribus, les Goumiers exécutent même sur le front. Elles furent aussi de la partie, me raconta un ancien goumier, lors du grand Ahidous organisé par les Goumiers à Stuttgart, après l'annonce de la victoire, soirée endeuillée par la mort de l'une des filles du BMC dans des conditions obscures.

Rappelons qu'à la Libération, le texte de félicitation du général Guillaume commandant des Goums et de la Division d'Infanterie Algérienne (DIA) adressé à ses troupes ne tarit pas d'éloge pour ces goumiers, texte rapporté par Augarde (Augarde, 1952 : 303) :

Cette victoire éclatante, vous l'avez obstinément préparée sur tous les champs de bataille de la Libération de novembre 1942 à avril 1945, de la Tunisie au Neckar et au Danube.

En TUNISIE, sommairement armés et équipés, vous avez acquis par vos exploits le droit de poursuivre la lutte en Europe à l'avant-garde des Alliés. Vous avez en SICILE, vaillamment représenté l'Armée française.

En CORSE, vous avez libéré BASTIA en attendant de prendre une part prépondérante à la conquête de l'île d'Elbe.

En ITALIE, votre marche foudroyante en tête du corps de montagne (...) a déconcentré l'ennemi et ouvert la route de Rome

En FRANCE vous avez participé brillamment à la libération de Marseille, dégagé au passage Briançon, contribué (...) à chasser l'ennemi des Vosges, puis à sauver Strasbourg.

Au cours de 30 mois d'une lutte ininterrompue, vous avez asséné à l'ennemi de terribles coups, lui faisant 23 000 prisonniers et vous emparant d'un immense matériel.